

Gloire II

GLOIRE

(deuxième époque)



Couleurs de neige I, encres sur papier © Xavier Hiron, 1977
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015

Gloire II

Deuxième volet de la saga entamée à la fin des années 1980, se poursuivant au début des années 1990 par une louange féminine paradoxale, car agrémentée d'une quête salvatrice du silence. Glorieuses envolées !

SOMMAIRE

GLOIRE (deuxième époque)	183
3/ NUITS SANS ELLE	183
291- À l'encre des gravures (17)	183
292- Nuit sans elle (28)	184
293- Le voyage (17)	185
295- Nos longues vies (33)	186
297- Ô château (19)	188
298- Mes vies sacrificielles (20)	188
299- Évocation par la fenêtre (12)	189
300- Cruelle perfection (17)	189
302- Moulin blanc (20)	190
304- Les voix (21)	191
4/ LE SILENCE DES FORMES	192
305- Dépouillement (19)	192
306- L'amour (15)	193
308- L'illusion (20)	194
309- Le rire saltimbanque (17)	194
310- Communion (25)	195
312- Le noyé de silence (19)	196
313- L'or enfoui (16)	197
314- Nos visages (28)	198
315- La générosité (20)	199
316- Vacuité (11)	199
318- Silence (14) fragment	200
317- Taire en nous (18)	201
319- Silence et vérité (13)	201
320- Le silence bis (14)	202

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Gloire II

GLOIRE (deuxième époque)

3/ NUITS SANS ELLE

Aïe ! Piqué par la mouche du diable.

Tenté, le jeu de la manière noire.
Rêvés, les yeux des ambiances nuiteuses.
Lavées des cieux, les plus folles diseuses.
Jeté, le pieux et antique encensoir.

Sont vécus comme un lieu
Les feux d'une odeur rance.
Et le chemin rugueux
Plongea où la mer danse.

L'à-pic, les escaliers
Sous les champs d'oliviers
Firent glacer dessus
Le sang bleu des carriers.

C'est tracé à dessein, en somme
Pour que s'aiguissent des couleurs.
Comme une vraie sainte douleur :
Du noir, du désespoir des hommes !

291- À l'encre des gravures (17)

Gloire II

Toi qui seule m'habites, toi qui seule d'amour
Hanteras-tu mes lieux pâles et effondrés
Comme un vent bousculant, bourrasques délavées
Ce tourbillon d'azur où nous voulions coucher ?

Hanteras-tu encore de force et de clarté
Toi qui habites et tords un cœur, d'immondes chairs
Mes chairs émaciées ? Hanteras-tu de l'or
Dès lors qu'il est aisé de sombrer en un fleuve ?
Puis dans la mer où pleurent tant d'amours déchirées ?

Hanteras-tu, toi seule, ma flamme ?
Toi mon âme d'amour : hanteras-tu le jour
Pour qu'épaisse une nuit brûle ses regards sourds ?
Hanteras-tu, hanteras-tu l'amour qui m'est perdu ?

De lumière attendue fut ma chute semée.
Et du désir vaincu ne sus me relever.
Mon âme est aux enfers. Tu me fais prisonnier
D'une contrée austère aux foules suppliciées.

Et l'acier cloue mon corps de mort exaspérée.
Je te crie, te supplie. Mais ton silence est tel
Que par ma bouche encore il n'est pas de répit
Pour mes violences vaines, mes jours inachevés !

Errance. Errance des idées. Errance sans pitié.
Le silence a jeté des sorts non déjoués.

Car me méfiant même de la valse des mots
Source qui ne tarie. Ayant en sainte horreur
Les phrases qui ne nous disent rien, je clame :
« Ta présence martèle le sceau de mon esprit.
Mais ton absence mêle nos âmes à l'infini. »

292- Nuit sans elle (28)

Gloire II

Le voyage, poète, est ta seule demeure.
Qu'une maison trop étroite te pèse
Et aussitôt dehors, tous les vents se libèrent.
L'immensité t'affole. C'est un authentique ouragan
Qui souffle sur ton cœur.

La tristesse des yeux se lit comme une perle.
La musique te coule tout naturellement
Dans l'ancre des sirènes. Et ton expression
Mystérieuse et froide, habille ton visage.
Tu es l'errant du peuple des tziganes.
Et leur détresse dignement t'illumine :
Nu mais fier d'une richesse convoitée !

Et tes yeux à nouveau
Ouvrent des brèches dans le silence...

Le voyage, poète, t'est un goût qui, amer
Vient éclore au palais et embellir ta langue.

Puis tu t'effiles lentement aux rides vertes des nuages.

293- Le voyage (17)

Nous mourons tous de lentes maladies.
Dans des odeurs, la mort, les tendresses chéries
D'un enfant qui caresse une main attendrie.
Puis tout ce qui efface, qui s'efface et qui passe...
Ainsi nous vivons tous de longues, longues vies.

Tous, nous vivons dans l'âpre après-midi
Où surgissent des fièvres que l'on pleure aujourd'hui.
Puis les enfants paressent au fil de leur ennui
Qui s'évade et s'efface, qui s'efface et qui passe.
Ainsi nous mourons tous de lentes maladies.

Et rien n'excusera ces quatre vers maudits :
Maladroits, malhabiles, maladifs et transis.

Gloire II

En nous, nous avons tous à vivre une autre vie
Qu'engloutissent au fond de lentes maladies.

Nous mourons tous de longues, longues nuits.
De solitude aussi, du désir désuni.
D'une main qui faillit, en glissant sur la nôtre.
Que nous gardons au cœur, mais qui n'est plus la vôtre.
Cet instant si fragile, cet instant dans nos vies...
Ainsi nous vivons tous de longues, longues nuits.

Nous mourons tous de lentes maladies.
Car tous nos sentiments sont usés, ont vieilli.
Maladresses insignes, rêves d'éternité
Qui ont perdu en force, pertinence, acuité.
Tu n'es qu'homme, toujours, quand ta chute est innée :
Et ton pouvoir s'envole quand fuient tes lentes nuits...
Ainsi nous vivons tous de longues, longues vies.

Et rien n'excusera ces quatre vers maudits :
Maladroits, malhabiles, maladifs et transis.
Mais rien - oh, rien -, dans la nuit qui sévit :
Rien ne remplacera le plaisir qui construit
Quelques strophes bien faites, et qui se suffiront
À elles-mêmes... Ainsi des longues vies.

295- Nos longues vies (33)

Gloire II



Angé assis, personnage n° 1
stylobille sur papier © Xavier Hiron, vers 1980

Ô château, gris berceau qui n'exhorta nulle âme
Ne berça nulle enfance. Dans tes fraîches langueurs
Des matins de jouvence, tes lierres restent vains.
Et vaine l'espérance. Ton air calme et serein
Empêche l'eau légère au soir de se défaire...
Dans l'air traîne un parfum oublié d'une sphère.

Ô château, ô rivière où n'exulta nulle âme
Sans bercer tes rameaux. Et des sentences vieilles
Illuminent tes flots. Tes crépis blonds s'apaisent :
Rouge noir des sureaux. Décadence des pierres.
Descellement qui gronde dans un écrin sonore
Où ta lumière luit, tel un chaud rayon d'or...
Ô château des remords !

Léprosités des chairs, des rides, des ergots :
Qui tentera de plaire aux arbres rigolos

Gloire II

Où s'accrochent les fers de la mort au galop ?
Ô château : délivrance des sarcasmes d'en haut !
Ô château : gris berceau qui n'exhorta nulle âme
Qui berce tes défauts ?

297- Ô château (19)

J'appelle de mes vœux un long et bleu
Cortège sacrilège de vagues sortilèges.
Les monstruosités hideuses de l'hiver
Planant autour de nous comme vapeur d'éther...
J'appelle de mes vœux la chouette familière.

J'appelle de mes vœux, sans aucun lieu sur terre
La folie morne et grave de nos actes lunaires.
J'appelle : qu'elle réponde, verte, jaune ou sévère
Cette déesse impie, sorcière des lumières !
J'appelle sans un dieu, de mes vœux, sur la terre...

J'appelle sans réponse, verte, jaune ou sévère
L'image fantastique des femmes familières.
Hybrides à deux têtes marquées de sang et d'heures :
Tant et si bien qu'en nos cœurs, ou ailleurs
- neiges affectueuses comme les enfants pleurent -
Gisent les eaux laiteuses en grands éclats d'horreur...
J'appelle de mes vœux les francs équarisseurs.

J'appelle : qu'elles naissent, les douces créatures.
Ces fantômes - ô démons ! -, ces sirènes, j'appelle...
Pour qu'en elles s'opèrent mes vies sacrificielles !

298- Mes vies sacrificielles (20)

Aux candélabres des chants de mort
Brille la pluie qui dort encore.

Gloire II

Le noir efface ses trésors
Pâles répliques d'Épidaure.
Le sombre est sombre. Un regard froid
Pose sa chair. Son sang, l'effroi.

Une femme pleure au grand sérail
Là, près d'un rêve d'or et d'émail.
L'homme s'étonne des hautaines
Bizarreries où l'âme peine.

Moi je travaille au cœur des nuits
Comme un enfant sage et sans bruit.

299- Évocation par la fenêtre (12)

Cruelle perfection, désillusion sonore
Qui sait mêler aux sons la vision des trésors
Que capturent les morts aux parfums de Centaures.
Cruelle perfection qui couronne et qui ceint
De pierres chargées d'or et nos crânes au moins
Même blanchis d'efforts.

Et toi qui vas ainsi, menant ton entreprise.
Travaillant et sapant, cognant au cœur de l'homme :
Que nous donneras-tu chaque jour en retour
De tes rigueurs et de tes exigences ?

Perfide perfection qui toujours se dérobe
À nos sens en action. Cruelle irradiation.
Vois : car tu nous laisses seuls sur une digue forte
Loin des terres brûlées et loin des multitudes.
Happés aux flots ardents d'une mer d'or, hélas !
Qui au loin se défait, mourante et gémissante...

Cruelle perfection nous laisse à l'abandon.

300- Cruelle perfection (17)

Gloire II

Moulin blanc dans la nuit où une femme blonde
Attendrait la venue, comme un matin du monde
Des soupirs imprévus. Moulin blanc dont les jambes
Et les bras éperdus comme deux larges sondes
Balaieraient le hasard et les odeurs immondes
Des eaux enchevêtrées de vase et d'herbes longues.

Moulin sombre où parfois les gros yeux ronds des phares
Appellent la douceur du flanc cambré des pierres.
De stature ventrue, de grands lièvres rassis
Tourneraient quelquefois, vers de modestes bruits
Leurs oreilles agiles. À leurs pieds frémiraient
De par les champs obscurs, du trèfle, de l'oseille
Qu'un rayon étoilé sans cesse agiterait
Par vagues courtes... Et tous les vieux conteurs
Seraient étrangement surpris par tant de charme.
Et des concerts muets aux sons étranges des crécelles !

Blonde, et cheveux au vent, cette femme attendrait
Qu'un dauphin, un sultan, qu'un amant des collines
Vienne boire, quelque soir, près d'un moulin hanté
Pendues aux larges ailes, ses légendes tressées.

302- Moulin blanc (20)

Une ligne bleue : un port face à la mer.
Un port, il n'y a rien, néant tendre et cruel.
Un port et c'est la guerre
Contre l'immensité des voix qui nous appellent !

Marines créatures jonchant des profondeurs :
C'est de l'imaginaire coulé sous l'eau salée.
Des cheminées de marbre échappées des bosquets :
C'est de la forme grêle portée aux fronts damnés.

Gloire II

Une voix intérieure... Elle est cerveau nacré.
Au cœur se fait moirée. Une voix : avancez.

Car elle mènera au jardin des sculptures
Où nombre de silences ouvriront la mesure.
Fragments. Moments. Émotions.
De la voix chaude et fière, errante des maisons :
C'est elle qui, demain, nous donnera le ton.

Des formes sont passées et se sont installées.
Avancez : elles glissent, la peau douce et mouillée...
Entre vos doigts magiques, elles, aux corps de fées !
Leurs formes calfeutrées, intimes, caressées :
Formes nageant au fond d'un univers lacté !

Un port face à la mer : écoutez à tâtons.

304- Les voix (21)



*La découverte de l'imaginaire, crayons de couleur sur papier
carte de vœux © Xavier Hiron, 1991*

Gloire II

4/ LE SILENCE DES FORMES

Où mènes-tu, dépouillement ?
Où conduis-tu mon corps, néant :
Vers quel éclat de mon esprit ?

Quelle marée tranquille
Délivrerait ses flots
Sans un souffle de vie ?

Quelle marée tranquille ?
Car il n'est de la vie
Que née d'une énergie.

Pas de danse macabre
Aux cendres d'une lune.
Pas d'ombre mêlée d'or.

Les parfums d'une fleur
Exhalent ton sourire.
Mais où mènerais-tu, sourire
S'il n'était de silence ?

Car le génie n'existe pas.
Ou le génie serait
De la volonté pure !

305- Dépouillement (19)

Que serait donc ma loi
Si elle n'est d'amour ?

Gloire II

Pourtant, obscurément
Qui pousse l'homme à se détruire
Avant que d'épouser de lui
De l'émotion sincère ?

Quel pillard briserait
Un coffret sans serrure ?
Quel trésor qu'on le tient
Caché sous des ferrures ?

À de si rudes traitements
Qui - quel esprit ou quelle âme -
En revivrait intact ?

Et que serait l'amour
Si je n'en fais ma loi ?

306- L'amour (15)

Cette illusion sonore
N'est pas celle d'aimer
Mais de dire l'amour.

Croire fixer l'instant
En cette éternité
Pour toute éternité...
L'illusion d'arriver.

Il est des équilibres
Comme alchimie savante
D'éléments qui s'inventent
Pour revenir plus libres :
Illusion d'équilibre.

L'illusion est un four.
Ou elle est un creuset
Au ciel capitonné.

Gloire II

Cette illusion, en somme
Est celle d'avouer !

Mais illusion d'une illusion...
Ton sentiment entier
T'a été dérobé.

308- L'illusion (20)

Émotion et silence
Ne sont pas deux contraires.

Rire, sois saltimbanque
Féodal fou d'un roi.

Le rire, ce vassal
Quand il courbe le bras
À gorge déployée...

Du rire inonde ton silence !

Même vive et gracieuse
Elle-même a rosi
Ses yeux d'acier tombés
Roulant sous le tapis.

Du rire pille ton absence.

Mais seule, horriblement.
Et comme mise à nue
L'émotion fait silence
En sa discrétion.

309- Le rire saltimbanque (17)

Gloire II

Silencieuse prière :
Le silence est ma foi.

Mon cri est du silence.
Mon chant est du silence.
Et nul ange, nul autel
Aux ténèbres diffuses
Qui règnent aux églises
Ne déroge à ce choix.

Enveloppant silence
D'une chaleur exquise :
Nébuleuse de vie !
Ainsi m'est l'écriture.
Ma noirceur l'est aussi.

Car le silence est ma sagesse.
Mon inouïe délicatesse.
Réjoui en sera l'univers
Repu de cet accord
Que je vis avec lui.

À vif, du sang
Coule des hommes :
Comme une marque affreuse
Qui scellera, pour nous
- douce ou malencontreuse -
Ma tendre communion
D'avec ce pieux silence.

310- Communion (25)

Ô joie du souvenir
Des émotions passées !

Gloire II

Insolence des corps :
Sourire abandonné
Au miel de nos enfances.

N'être plus - ne plus être -.
Et embrasser les formes.
Ô vigueur, ô douceur
D'un univers qui dort !

Ce qu'ils nous livrent, ces silences
Et le contour des formes :
Le bonheur de construire
Sur des ruines passées.

Car les ruines nous disent :
« Il n'est pas de bonheur
Sans arrière-pensées. »

Ô joie du souvenir !
Rien que vivre, paisible
Et du silence.

312- Le noyé de silence (19)

Le silence nous met
Face à la vérité.

Vérité d'une forme :
Suave et fluide de sens.
Et qui serait ainsi
Sans qu'on ait à la dire...

Vérité : parole d'orpailleur
Qui coule comme un sable.

Le chercheur dirait-il
La terre remuée

Gloire II

Et sa fatigue close
Pour fin de sa journée ?

Le silence :
Vérité des secrets.
La vérité du sable
Est ton or enfoui.

313- L'or enfoui (16)



*Paysage, crayons de couleur sur carton couché
© Xavier Hiron, vers 1992*

Nos visages n'écotent
Que l'épiderme des silences.

Un rocher, une plage
L'arbre dans le verger
Sont de stature étrange.
Et leurs sagesses murmurées

Gloire II

N'expriment plus, pour nous
Qu'évasives sentences !

Nos voix et nos sourires
Se perdent aux jardins...
Aux formes fières et solides
Qui peuplent en retour
De leur belle assurance
Nos pieuses, nos rieuses
Nos fugitives impressions !

Nos sentiments indemnes
Semblent des âmes épousées.
Quand leurs hauts corps illuminés
Prennent diverses poses.

Nous, nous aimerions, alors
Nous rapprocher sûrement d'elles.
Et être à leurs cotés :
Ces peaux qui nous honorent !

Présence impérieuse des formes :
Nos doigts vous touchent seulement
Comme un lisse miroir des profondeurs...
Nos doigts vous touchent, tel du verre :
Enveloppes opaques d'un insondable monde !

314- Nos visages (28)

La générosité
Absoute du silence.

Ce n'est pas le silence
Qui s'oppose à nos bruits.
Mais du bruit, vainement
Qui combat l'innocence.

Gloire II

Mais générosité
N'est pas contraire d'exigence.

Elle qui est action.
Qui est en chaque instant.
Et nos moindres faux pas
Même malencontreux
- ici, nous n'avons pas
cette élasticité
fantastique des chats ! -

À tâtons dans le jour
La brise sans retour.
La générosité :
Quand sauront-elles, nos âmes
S'envahir de silence ?

315- La générosité (20)

Bruits et sables mêlés.
Tel un vent remué
Quand nous cherchons du sens
À notre activité
Sans joie et sans repos.

Et quand elle finit
La tapageuse action :
« Silence ! ».
Et s'ouvre devant nous
L'éclatant infini :
La vacuité du monde.

316- Vacuité (11)

Gloire II

Voir, c'est comprendre.
Et suivre du regard
Des mondes pluvieux.

Et c'est plonger sa vie
Sans crainte et sans effort
Confusion ni remords
Au cœur d'un océan

Où mouvements
Formes et couleurs
- le tout étant empreint
d'une sereine ampleur ! -

Rendent les âmes
Si complètement prêtes
À un surcroît d'amour.

318- Silence (14) fragment

Apprendre à taire en nous
Tout ce qui bruit dehors.

L'angoisse est vaine mort.
Et plus d'un chien furieux
Aux yeux rouges de sang
Épongent leur colère
Découvrant crocs et dents.

Tu peux dresser un loup
Même fier et féroce.
Et qui, atrocement
S'agite et grogne en toi
Au fond de tes entrailles !

Tu peux apprivoiser
Cette forêt de sorts

Gloire II

Où chaque bruit te porte
Sa brisure qui mord.

Apprendre à taire cet écho :
Le silence est en nous.

317- Taire en nous (18)

Poésie et inaction :
Cet énoncé de la clôture.

Comme un busard, toujours
Qui guetterait sa proie
Sans jamais s'envoler.

Poésie qui rassure.
Mais ne rassure que soi...
Ici se ferme un livre.

Silence et vérité.

Poésie du silence :
Il n'est pas de raison
D'aimer persévérer
À vouloir rester soi-même.

319- Silence et vérité (13)

Tourner autour de ta question
Silence.

Bruissements, frôlements.
Et tendre sa vigueur

Gloire II

Dans l'immobilité
Peureuse de sa vie !

Ainsi toute pensée
Toute clarté aussi
Comme des formes silencieuses
Ne seraient-elles que surfaces ?
Avec cette impossibilité
Latente d'en percevoir le fond !

Car le silence, autour de nous
Étend son aile.

320- Le silence bis (14)



Carte de vœux, feutres et crayons de couleur sur carton couché
© Xavier Hiron, 1995